

## **Le bout de la langue/ Seeing in Tongues**

*Le bout de la langue / Seeing in Tongues* est une exposition organisée par Johanne Lamoureux, critique et historienne de l'art à l'Université de Montréal, sous l'égide de la Morris & Helen Belkin Art Gallery de l'University de British Columbia et de la Société d'Esthétique du Québec. L'exposition regroupe des oeuvres produites au cours des quinze dernières années par des artistes aux esthétiques souvent fort différentes: Gilbert Boyer, Geneviève Cadieux, Raymond Gervais, Lyne Lapointe et Martha Fleming, André Martin, Louise Robert, Barbara Steinman et Louise Viger.

Le titre français de l'exposition est inspiré d'un récit de Pascal Quignard (*Le nom sur le bout de la langue*: Gallimard, 1993). Il fait allusion à une expérience des limites de la langue, aux conséquences de son dérobement épisodique et traumatisant. Le titre anglais joue de l'expression pentecostale «speaking in tongues» qui évoque le don des langues fait aux Apôtres. Il renvoie à un intérêt, manifeste à travers toute l'exposition, pour la traductibilité problématique et la pluralité des codes. Ensemble, ces deux titres soulignent certaines modalités qui ont marqué le rapport des artistes visuels à la question linguistique, dans le contexte d'une société où la culture est particulièrement inscrite et pensée sous l'hégémonie d'une «sur-conscience linguistique».

Certaines des oeuvres, comme celles de Barbara Steinman et de Rober Racine, travaillent autour de la langue comme loi (la loi 101 et ses clauses d'affichage) ou comme code (le dictionnaire mis en musique). D'autres convoquent des traductions imaginaires (le Beckett au piano de Gervais) ou parasitées (Gilbert Boyer). Comme l'oeuvre de Gilbert Boyer, les pièces de Lyne Lapointe et de Martha Fleming soulèvent, à travers l'apprentissage de l'écriture cette fois, l'inscription de la langue dans le corps, la sollicitation du corps par le langage.

Des questions similaires sont aussi au coeur des oeuvres de Louise Viger et d'André Martin, mais cette fois, l'accent est davantage porté sur le geste que sur l'oreille. Louise Viger présente des corps de sucre dont la gestuelle dérive des anges de l'Annonciation, moment où le «Verbe se fait Chair» alors qu'André Martin épelle et mime, en quatre photographies, un segment de la chanson de Gershwin «The Man I love». Les grand tableaux de Louise Robert laissent émerger de la pâte picturale d'une abstraction gestuelle, des fragments de mots ou de

phrases. Enfin, l'oeuvre de Geneviève Cadieux rappelle aussi les désordres langagiers, en un large panneau de plomb où le geste du spectateur est interpellé par une inscription en braille, extraite du *Petit Prince* de Saint-Exupéry.

L'oeuvre de Cadieux, par son second panneau de miroir argenté et le reflet flou qu'il donne à voir, insiste, comme beaucoup d'oeuvres de l'exposition, sur un rapport à la langue qui ne saurait s'ouvrir sur une identité pleine et triomphante mais qui invite plutôt à faire l'expérience troublante d'une identité plurielle, lacunaire où le visuel est constamment ébranlé par d'autres sens et d'autres codes.

L'exposition s'accompagne d'un catalogue bilingue de 75 pages qui analyse plus profondément certaines modalités de ce rapport des arts visuels à la question linguistique dans le contexte québécois. Il est disponible au comptoir de la galerie.